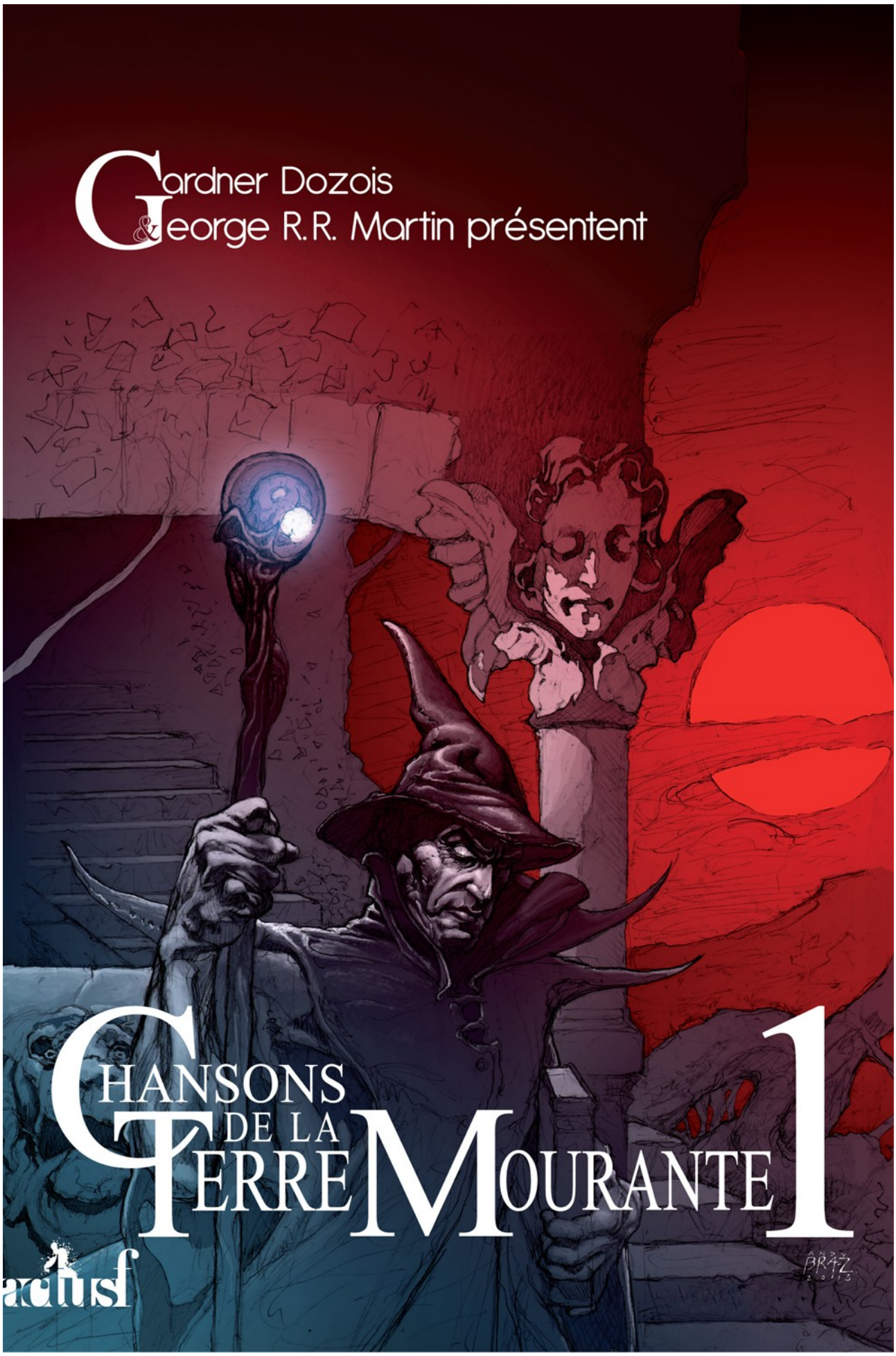

Extrait de la publication

présente

Chansons de la Terre mourante 1

Anthologie dirigée par Gardner Doizois et George R. R. Martin

Merci, M. Vance par Dean Koontz.....4

Préface de Jack Vance.....7

Le Cru véritable d'Erzuine Thale – Robert Silverberg.....8

La Porte Copse – Terry Dowling.....25

Le Bon Magicien – Glen Cook.....47

L'Université de maugie – Byron Tetrick.....77

Abrizonde – Walter Jon Williams.....95

Une Nuit au Chalet du Lac – George R. R. Martin.....119

La Dernière Quête du mage Sarnod – Jeff VanderMeer.....149

Extrait de la publication

Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.

Extrait de la publication

Merci, M. Vance
par Dean Koontz

En 1966, j'avais 21 ans et je sortais tout juste de la fac. J'étais idiot, probablement un peu secoué, mais pas vraiment dangereux. Mais j'étais un idiot qui avait des lettres, surtout en science-fiction. Pendant douze ans, j'en avais avalé au moins un livre par semaine et je me sentais plus en phase avec ces futurs ou ces mondes lointains qu'avec ceux qui m'avaient vu naître. Moins par romantisme, d'ailleurs, que par défaut d'amour propre, désireux que j'étais de me défaire de cette étiquette de « fils du pochard du coin » dont le destin m'avait affligée.

Durant les cinq premières années de ma carrière d'écrivain, j'ai surtout écrit de la science-fiction. Je n'étais pas très doué. J'ai vendu tout ce que j'avais écrit – vingt romans, vingt-huit nouvelles – mais rien là-dedans ne mérite vraiment que l'on s'en souvienne et certains textes étaient carrément exécrables. Après tout ce temps, seuls deux romans et quatre ou cinq nouvelles ne me donneraient pas immédiatement envie de me suicider si je les relisais.

En tant que lecteur, je savais faire la différence entre un grand roman de science-fiction et un livre médiocre. Je n'étais attiré que par le meilleur, que je le relisais souvent. Or, puisque je n'étais inspiré que par les meilleurs, je n'aurais pas dû écrire de telles panouilles. Mais, par nécessité pécuniaire, j'étais obligé de produire vite. Après mon mariage avec Gerda, nous nous sommes retrouvés avec 150$ en poche et une voiture d'occasion. Si les huissiers ne frappaient pas à notre porte, le spectre de la misère me hantait. Toutefois, le besoin d'argent n'était pas une excuse suffisante.

J'ai découvert Jack Vance en novembre 1971, alors que je m'éloignais de la science-fiction pour écrire des romans humoristiques ou à suspense. J'ai toujours été surpris de ne pas avoir goûté au travail de M. Vance avant cette année, malgré les centaines de romans de science-fiction que j'avais lus. J'avais acheté nombre de ses livres avec la ferme intention de les lire mais sans jamais arriver à en ouvrir un seul. La faute, en partie, aux couvertures trompeuses. Aujourd'hui, j'ai encore dans ma bibliothèque un exemplaire de *Cugel l'Astucieux* publié chez Ace et vendu 45 cents. On y voit le personnage éponyme portant une cape d'un rose brillant avec, en arrière-plan, des champignons cartoonesques ressemblant à des organes génitaux géants. J'ai également un exemplaire de *La Planète Géante*, toujours publié chez Ace et vendu 50 cents. Sur la couverture, on voit des hommes, armés de pistolets laser, chevauchant des bestioles extraterrestres à l'anatomie douteuse et, qui plus est, atrocement mal dessinées. Mon premier roman de Jack Vance, lu en novembre 1971, fut *Emphyrio*, acheté pour 75 cents. Un vrai investissement. La couverture, peut-être illustrée par Jeff Jones, était sophistiquée et mystérieuse.

Chaque écrivain possède sa liste des quelques romans qui l'ont enflammé et l'ont poussé à essayer de nouvelles techniques narratives ou de nouveaux procédés stylistiques. *Emphyrio* et *Un monde magique* sont de ces livres. Captivé par le premier, que j'ai lu en entier sans quitter un seul instant mon fauteuil, j'ai enchaîné sur le second. Le même jour. Entre novembre 1971 et mars 1972, j'ai lu tous les romans de Jack Vance et chacune des nouvelles qu'il avait publiés à l'époque. Beaucoup d'autres seraient à venir mais, déjà, il possédait une longue bibliographie. Seuls deux

Extrait de la publication

Robert Silverberg

Robert Silverberg est l'un des plus fameux écrivains de science-fiction des temps modernes, auteur de centaines de romans et de nouvelles. Il a été également à la tête de nombreuses anthologies et est considéré comme l'une des figures les plus importantes de la période post new wave des années 1970. Il continue d'ailleurs à l'être, signant tous les mois une rubrique dans le magazine *Asimov's*. Sa carrière a été couronnée par cinq prix Nebula, quatre prix Hugo et par le prestigieux Grandmaster Award.

Sa bibliographie est donc extrêmement riche et ses succès nombreux. On citera le cycle de *Majipoor*, *Le Livre des crânes*, *Les Monades urbaines*, *Les Profondeurs de la Terre*, *L'Oreille interne*, *L'Homme dans le labyrinthe*, *Les Ailes de la nuit* ou *Roma Æterna*, ainsi que trois romans écrits à partir de nouvelles célèbres d'Isaac Asimov : *L'Enfant du temps*, *Le Retour des ténèbres* et *Tout sauf un homme*.

Il vit aujourd'hui avec sa femme, Karen Haber, à Oakland en Californie.

Dans cette nouvelle, il nous amène au sud de l'Almérie dans la langoureuse Ghuisz, sise sur la péninsule du Claritant qui borde la mer Klorpentine. Il n'est nulle ville aussi douce sur la Terre mourante et Robert Silverberg nous y amène pour faire la connaissance d'un poète et philosophe qui prend très à cœur l'ancien adage « manger, boire, et être joyeux, car nous mourrons demain ». Et boire, tout particulièrement.

Le Cru véritable d'Erzuine Thale

Puillayne de Ghiusz profitait depuis sa naissance de tous les avantages que la vie peut offrir : son père dirigeait de vastes domaines sur le fort prospère rivage méridional de la péninsule du Claritant, sa mère descendait d'une lignée de sorciers possédant par droit héréditaire maintes puissantes magies et lui-même disposait d'un corps aussi gracieux que musclé, d'une santé de fer et d'un formidable intellect.

En dépit de ces dons, Puillayne se révélait toutefois, sans motif apparent, affligé d'une propension indéracinable à la mélancolie la plus profonde. Seul occupant d'un immense manoir surplombant la mer Klorpentine, un superbe écrin de parapets et de barbacanes, de loggias et de pavillons, d'embrasures, de tourelles et de pilastres aux majestueuses courbes, il n'admettait dans son intimité que de rares amis. Son âme se recroquevillait sous les miasmes d'une sombre dépression que seule l'absorption fréquente d'alcools forts parvenait à atténuer. Car la Terre était vieille, proche de sa fin, sa roche érodée, lissée par le temps, la moindre herbe imbue d'une terrible antiquité. Il savait depuis sa plus tendre enfance que l'avenir était un réceptacle vide et que seul un

Extrait de la publication

long passé étayait le fragile présent. Là se situait l'origine de sa langueur. Le recours, forcément assidu, à divers breuvages lui permettait parfois de chasser sa tristesse, non par la boisson, mais par la pratique de son art, la poésie : son vin libérait ses vers, et ses vers, qu'il clamait avec une grandiloquence irrépressible, éloignaient, fugitivement, son désespoir. Il avait à sa disposition l'ensemble des formes poétiques de chaque ère, qu'il s'agisse du sonnet, de la sextine, de la villanelle ou de la chansonnette libre tant prisée des contempteurs de rime de Sheptun-Am ; en toutes, il montrait une absolue maîtrise. Mais il paraissait typique de Puillayne qu'invariablement le plus gai de ses couplets se teinte d'une noirceur fuligineuse. Même saoul, il ne pouvait échapper à l'incontournable vérité : le temps du monde était compté, le soleil réduit à une braise avare de sa chaleur dans un ciel assombri et le combat des Terriens futile. De ce fait, une douloureuse ironie contaminait ses moindres pensées.

Ainsi donc, cloîtré dans ses appartements sur les hauteurs métropolitaines de Ghiusz, capitale de ce prospère Claritant qui s'avançait dans la Klorpentine dorée, assis parmi ses collections de vins rares, ses trésors de bois insolites et de gemmes exotiques ou son jardin de merveilles horticoles, il régalait son petit cercle d'intimes de vers tels que ceux-ci :

La nuit est sombre. L'air est glacial.

Un vin d'argent scintille dans mon gobelet d'ambre.

Mais il est tôt pour boire. D'abord je dois chanter.

La joie s'enfuit ! Les ombres arrivent !

L'obscurité s'en vient et le bonheur prend fin !

Mais bien que le soleil pâlisse,

Mon âme s'envole sur les ailes du vin.

Que m'importent les murs en ruines ?

Que m'importent les feuilles mortes ?

Voici du vin !

Qui sait ? Ce pourrait être la dernière nuit

Et demain se révéler un long jour sans aube.

La fin approche. Donc, mes amis, buvons du vin !

Les ténèbres... les ténèbres...

La nuit est sombre. L'air est glacial.

Extrait de la publication